

## Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire V, *Made in France* ou Les liaisons fructueuses de Gallimard avec le *Figaro Littéraire*

par [Damien Taelman](#)®, 14 février 2018

Finalement, je n'ai pas exagéré le moins du monde (des livres) en dénonçant dans mes précédents articles le copinage rampant et la corruption éditoriale endémique qui sévissent dans les journaux dits « de référence » : «...il sera bientôt inutile d'ajouter, tant les images sont parlantes, un seul mot à ce [Petit précis \(illustré\)](#). » Dont acte — restons cependant vigilants et avertis, avec peu de mots.

Deux critiques-sic du *Figaro Littéraire* du 8 février illustrent mon propos : son directeur Étienne de Montety, lobbyiste gallimarchant au doigt et à l'œil, publie en page couverture un éloge du dernier roman de Jérôme Garcin, dont le titre accrocheur prend soin d'interpeller le chaland non averti :

### Garcin, le fils prodigue

**L**E SYNDROME de Garcin désigne une paralysie des nerfs crâniens. On a peine à croire que Jérôme Garcin, le biographe de Jean Prévoist et de Lusseyran, le gendre de Gérard Philippe et l'ami de Bartabas, se soit lancé dans la rédaction d'un traité médical. De fait, ce titre cache autre chose, comme un aveu : sa généalogie est un annuaire de médecins. De quelque extrémité qu'il la prenne surgissent des fils d'Hippocrate, tous antiques et solennels, qu'il intimident et qu'il admire, lui le fils prodigue qui a voué sa vie à Calliope et Melpomène. Le grand-père de Jérôme, Raymond Garcin, l'inventeur du syndrome, venait de Martinique; il avait épousé la fille de son patron, Georges Guillaïn. Plus haut dans l'arbre de ses origines, on trouve Danyau, Roux, Bucquoy, Boyer, autant de chirurgiens, d'accoucheurs, d'épidémiologistes. Ils se sont souvent cooptés, attrapant par les rets du mariage, sinon de l'amour, leurs meilleurs élèves, à qui ils marièrent leurs filles.

Le XIX<sup>e</sup> siècle défile. Avec cette lignée de belles figures, on est chez Balzac plutôt que chez Knock. La gent médicale siège naturellement à l'Académie de médecine où elle retrouve ses confrères, ses amis et son genre. L'été, on file à la campagne, en Normandie, on s'adonne aux promenades dominicales et à la peinture sous des ciels de

Boudin - le professeur Garcin ne fut-il pas d'ailleurs aquarelliste à ses heures perdues? Jérôme Garcin dépeint une époque qui croit dans la science alors au faite de sa gloire. Chaque génération en salt plus que la précédente dans la connaissance de l'homme. Car ces médecins se targuent moins d'être des techniciens que des humanistes. Leur

peinerait à les décrire. L'auteur lui-même avoue rougir à l'idée d'être le descendant d'une science à laquelle il n'entend rien. Mais Garcin est médecin malgré lui : il détecte très bien le syndrome qui l'affecte et qu'il décrit avec une précision rappelant Nourissier; cet ami de Garcin s'était fait, dans *Un petit bourgeois* et dans tant d'autres livres, le grand pontife de l'« auto-diagnostic » littéraire. Le syndrome de Garcin, confie Jérôme, c'est entre autres « une manière d'être au monde sous une carapace. De cultiver la solitude dans des lieux fréquentés. De se donner aux autres avec parcimonie, de se confier le moins possible, de s'ingénier à n'être jamais percé ». Mais il n'est pas Nourissier, qui pouvait être impitoyable. Il en serait même le contraire. Cet autoportrait est composé non de ce qu'il est, et qui lui déplairait, mais de ce qu'il a reçu de richesses et de chagrins : ses grands-pères si présents, son frère absent, son père éditeur, mort d'une chute de cheval. Soit une jolie façon de parler de soi, sans se démasquer. Une façon de rendre grâce, tout en séchant ses larmes. ■



**LA CHRONIQUE**  
d'Étienne  
de Montety



**LE SYNDROME DE GARCIN**  
De Jérôme Garcin,  
Gallimard,  
153 p., 14, 50 €.

Je suis d'accord avec de Montety lorsqu'il affirme que ce roman de Garcin est « (une) jolie façon de parler de soi, sans se démasquer. » Ses louanges lui permettent d'encaisser quasi-incognito un bonus de *stock-options* de critiques flatteuses sur ses livres à venir — son « prodigue » pote Garcin, rédacteur en chef des pages culturelles de *L'Obs* et accessoirement producteur et animateur sur France Inter de l'émission « Le Masque et la Plume », lui rendra bien un jour le principal avec intérêts composés !

Trois pages plus loin, un autre promauteur gallimarrant, Mohammed Aissaoui, entonne un *sale pitch* salvateur en l'honneur du premier roman de Benjamin Pitchal chargé de réenchanter sinon l'univers du moins l'enseigne de la maison :

## Sauvé par la poésie

**LA CLASSE VERTE**  
De Benjamin Pitchal,  
Gallimard,  
294 p., 21€.



MOHAMMED AISSAOUI  
maissoui.lefigaro.fr

**T**OUT le monde n'a pas la chance d'avoir un grand-père - attention, retenez votre souffle : explorateur, poète, éditeur et ami d'Artaud, de Bataille, de Césaire, traducteur, ethnologue, cinéaste... Ce grand-père s'appelle Alain Gheerbrant. C'est si peu dire qu'il va marquer la vie de son petit-fils Benjamin Pitchal, qui publie aujourd'hui son premier roman, *La Classe verte*. Petit-fils ? Il faudrait déjà éclaircir ce point. L'auteur en parle dès le début, ce Gheerbrant, à qui il rend hommage et qui lui élève, ici, un tombeau magnifique, est son grand-père naturel...

Cette généalogie participe au mystère. Et Benjamin Pitchal en fait

un matériau formidable avec ces intrigues de famille et ces souvenirs d'enfance. Il est difficile de résumer ce récit qui semble s'appuyer sur des faits et des personnages réels. C'est, entre autres, l'histoire d'un « accro » au cannabis passionné de poésie qui est devenu libraire de livres anciens en passant par la case prison. C'est visiblement l'histoire de l'auteur...

### Un humour salvateur

De son grand-père, dont il a tout disséqué, ne dit-il pas : « *J'avais lu ses livres, recoupé les souvenirs, je cherchais le sous-texte* » ? Il le trouvera dans son propre chemin de vie, loin d'être tout tracé...

Mais l'essentiel est ailleurs : dans ce livre se diffuse un charme indéniable, un sens inouï de la narration. Un texte qui a une forte personnalité.

Un roman surréaliste et virevoltant. Benjamin Pitchal peut nous emmener n'importe où, on le suit. Il peut nous faire croire qu'un séjour en prison ressemble à une colonie de vacances, on le croit - on exagère à peine. Ce ton désabusé, cette distance avec les faits distille un humour salvateur, des sourires quand il voudrait mieux pleurer. (Moins drôle et plus effrayant quand il croise en prison Youssouf Fofana, le chef du « gang des barbares » qui continue de perpétrer ses actes antisémites.)

Les scènes où il est arrêté pour détention de drogue - dix-sept kilos de cannabis, tout de même - et celles où il est en détention sont parmi les plus réussies. Ce Benjamin Pitchal a quelque chose de fou : d'une sévère garde à vue, il fait un poème ! Pas étonnant de la part d'un jeune homme qui est l'auteur du *Réenchantement du monde par la poésie*.

Drôle, aussi, ce moment où il est défendu par l'avocat commis d'office. Ce dernier ne trouve rien de mieux à dire que : « *Madame le juge, permettez-moi d'abord de présenter mes excuses à la cour, pour l'odeur de feu de bois qui m'accompagne, je profitais avec ma famille de ce superbe dimanche estival quand on m'a prévenu de l'audience...* » Son client prendra deux années de prison dont une avec sursis. Ses camarades de cellule pensent qu'il s'en est bien sorti... Et ajoutent, à propos du centre de détention : « *T'as de la chance, à Hancourt il y a le confort. C'est une prison Badinter, tu seras tout seul dans une cellule avec douche. Comme l'hôtel Formule 1.* »

Benjamin Pitchal retient tout et possède cet art de restituer le récit avec brio. Parfois, la réalité a plus de talent que la fiction. ■



Benjamin Pitchal explore ses souvenirs d'enfance dans un roman surréaliste et virevoltant.  
ALEXANDRE CAUSIN

J'admets aussi de tout cœur qu'Aissaoui-oui met dans le mille lorsqu'il avance que « Parfois, la réalité a plus de talent que la fiction. » Deux auteurs gallimardesques célébrés par deux critiques A.O.C gallimardieux, seul le réel est en mesure d'écrire une telle farce !

Par ailleurs, je suis très déçu par les pontes du *Figaro* qui n'ont pas encore mis en pratique mes recommandations visant à éliminer ou à tout le moins réduire tout conflit d'intérêts et tout délit d'initiés littéraires. Trop occupés à huiler les rouages de leur machine, ils ont oublié de publier ma chronique [Philippe Sollers : Copinage éditorial à L'Infini... et la com' Figaro-ci Figaro-là](#) où je prescris gratos à tous les courtiers de l'entre-soi la panacée suivante :

*Dans le monde des affaires, la loi exige que les éventuels acquéreurs d'actions soient informés par un « disclaimer » (i.e. un avertissement, une clause ou un avis de limitation de responsabilité ou de non-responsabilité) sur les risques spéculatifs d'une entrée en Bourse et sur les soubresauts de la réalité financière. Les parts possédées par les dirigeants d'une entreprise doivent aussi être divulguées, afin d'alerter l'acheteur sur de potentiels conflits d'intérêts entre le coût suggéré d'une action et l'intoxication destinée au marché. Les com'mentateurs littéraires devraient s'inspirer de cette pratique lorsqu'ils recensent les ouvrages de leurs copains et compères !*

[Damien Taelman](#)®, 14 février 2018